

XYZ. La revue de la nouvelle



Un testament

Yvon Paré

Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, Y. (2012). Un testament. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 71–73.

Un testament

Yvon Paré

JE TE LAISSE PEU, mon héritier. Vois-tu, je suis mort trop vieux. J'ai eu le temps de vider la réserve. Tu prépares ta retraite ou tu y es déjà. Je te la souhaite longue, lente et éternelle.

Il y a mes livres bien sûr. Des pages fragiles comme mes os. Tous introuvables. Pilonnés, recyclés, disparus. Du papier que tu ne touches plus depuis longtemps. Tu préfères les écrans tactiles et intelligents. Des inédits ? Tu n'as jamais semblé intéressé. Ils s'effaceront dans l'indifférence de la poussière.

Tu me connais. J'en profite pour radoter un peu. Au moment où tu liras ces lignes, je ne serai que cendres. Un souvenir, deux dates entre lesquelles j'aurai occupé trop d'espace selon certains. J'aurai peut-être alors des réponses à certaines questions. Qui sait ?

Tu disais que j'avais reçu l'avenir. La libération tranquille, sexuelle, la lumière après la noirceur. C'est vrai. Tout était possible alors. Comme tout est encore possible quand on a vingt ans. Nous exigeons un pays. Un vrai avec tous les outils dans le coffre à gants. Tu connais nos hésitations, nos compromissions, nos genuflexions, nos accommodements. Je t'ai souvent rabattu les oreilles avec ça. Tu souris, mon héritier, en te disant que c'était une lubie de vieux. Je répétais que « être et ne pas être, c'était la question ». Tu lisais sur ton téléphone magique quand j'abordais le sujet. Un texto qu'il fallait rédiger *subito presto*. Vingt-deux caractères pour changer le monde.

Tu connais ma vie. Mon exil à la ville. Une révolution pour le rescapé du dix-huitième siècle que j'étais. Quand j'ai croisé mon premier hassid, j'ai cru qu'il allait à un bal costumé. Je l'ai félicité pour son bel habillement. Il n'a rien dit.

J'ai raconté tout ça. Je n'ai fait que me réinventer dans mes livres. Toute ma vie.

J'exigeais la liberté. Peu de contraintes. Les voyages, les sensations fortes, les amours libres. J'ai milité pour les glaciers, la couche d'ozone. L'air et l'eau.

J'ai cru à la justice, au partage des richesses et des responsabilités. J'ai codifié mes heures de travail. Congés de paternité, à paiements différés, de ressourcement, d'appauvrissement pour écrire. C'est comme ça que j'ai fait des récits qui disparaissaient plus vite que je ne les écrivais. Je défendais la littérature du Québec quand les médias n'avaient d'yeux que pour les écrivains d'ailleurs.

Je me suis débarrassé de ma bibliothèque il y a peu de temps. Tu n'en voulais pas. C'était ma fortune. Ma vie en livres doit être quelque part en Afrique maintenant. On leur donne du papier quand ils veulent des écrans.

Tu disais que j'étais de la génération des égoïstes, des obèses qui ne voyaient que leur nombril. J'ai travaillé pourtant, payé des impôts comme personne auparavant. J'ai gagné de quoi payer mes études, j'ai vécu deux ou trois révolutions informatiques qui ont fait de moi un opérateur de machines. Nous avons inventé des mots : retraite, écologie, développement durable, fonte des glaciers et recyclage. D'autres ont parlé de profits, de compétitivité, d'inflation, de taux de change. Ils ont gagné. Pour quelques emplois, on a cédé la forêt, l'eau, les sous-sols, le Nord et le Sud. Nous avons toléré les désastres, la pollution et la corruption.

À la fin, je suis devenu joueur de poker. Avec des cartes à puce pour remplir toutes les marges de crédit que les banques offraient. Nous avons failli bouleverser le monde par la banqueroute... Je te laisse une dette et j'espère que tu ne voudras jamais la rembourser.

Tu étais pressé. Impatient. Quand tu es venu me visiter la dernière fois. Tu m'as regardé dans les yeux.

« Il faudrait que tu te décides à mourir en fin de semaine. Je ne viendrai pas ici tous les jours. Je n'ai pas que ça à faire. » Un peu plus et je m'excusais de devoir expirer.

Voilà, mon héritier. Tout sera dans une belle boîte. Tu y trouveras mes cendres. J'avais prévu douze pots recyclés de

beurre d'arachides avec des couvercles qui vissent. Six suffiront.

J'ai fait en sorte que tu la reçoives sous un sapin cultivé à Washington, décoré de boules de Taïwan et de lumières de Chine. J'ai ajouté un vin australien.

Je sais que c'est un peu embarrassant, surtout à Noël.

Un vœu seulement. Tu sais, en devenant centenaire, on oublie les ordres. Un jour de bourrasques sur le lac Saint-Jean, un matin de grand vent de printemps, tu dévisseras les bouches et laisseras mes cendres s'envoler. Comme ça, tu seras tranquille et tu pourras ranger tes vieux iPad dans la boîte. Alors, je serai totalement libre.

Une autre vie ? Tu le sais, je n'y crois pas. Et qui voudrait d'une éternité aux côtés de Mère Teresa ?

Bonne chance.

PS : J'oubliais. Si par un miracle quelconque tu recevais des droits d'auteur pour mes livres, tu les céderas aux enfants haïtiens. Il n'y aura pas de quoi les nourrir, mais qu'importe.